

LE TEMPS

samedi 9 septembre 2000

THÉÂTRE • L'événement du festival de La Bâtie à Genève est à la hauteur des attentes. Attention, spectacle culte en gestation. A découvrir jusqu'au 8 octobre

La compagnie Alakran offre à «Ubu» un lifting ingénieux et jubilatoire

Lisbeth Koutchoumoff

Ubu est à Genève. Si, si. A moins qu'il n'ait décidé, sur l'un de ces coups de tête de bois dont il a la recette, de plaquer les organisateurs de La Bâtie, on peut le voir pratiquer son jeu de massacre dans un théâtre du nom de Saint-Gervais. Là, des comédiens de la compagnie Alakran passent le texte d'Alfred Jarry au scanner à rayons gamma. A voir le résultat de ce processus, une étonnante impression se dégage. Tout se passe comme si Oskar Gomez Mata – le metteur en scène – et les siens avaient passé une soirée avec le fantôme d'Alfred Jarry (mort d'influenza en 1907), disons dans la pizzeria, en face du théâtre, pour une lecture de leur version actualisée. Et le spectacle s'est tenu les côtes jusque tard dans la nuit.

Parmi tous les spectacles à l'affiche de La Bâtie, *Ubu* suscitait les plus fortes attentes. Parce que les deux spectacles précédents de l'Alakran (*Boucher espagnol* et *Tombola Lear* de Rodrigo Garcia) avaient posé les briques d'un univers jubilatoire par sa volonté de représenter le chaos. La rencontre entre ce monde-là, ubuesque par certains aspects (comique potache et déstabilisateur notamment) et celui

Comme toutes les vraies rencontres, celle-ci a changé les deux parties

d'*Ubu*, ovni du répertoire français et fabuleuse machine à produire du théâtre à gratter: voilà le menu qui faisait saliver. Comme toutes les vraies rencontres, celle-ci a changé les deux parties. *Ubu*, blague de lycéens devenue bombe théâtrale devant un parterre de spectateurs scandalisés par ce personnage vomissant les pires instincts de l'humanité, est lifté et retrouve une nouvelle jeunesse; l'Alakran a trouvé un cadre parfait pour laisser échapper sa lave.

Si le spectre d'Alfred Jarry, dans la pizzeria en face du théâtre, a tant ri, c'est que l'Alakran a réussi à isoler «l'esprit Ubu» et l'a respiré en inhalations concentrées. L'équipe a su trouver la légèreté nécessaire, c'est-à-dire l'indépendance créatrice face au monument littéraire, pour faire scintiller le masque grimaçant d'*Ubu*.



«Ubu» profite d'une scénographie truffée de références, de gags, de détails. Ici le casque à mise en pli qui sert de téléphone.

ARCHIVES

L'intrigue d'*Ubu Roi* et d'*Ubu sur la butte*, les deux textes sur lesquels se base le spectacle, est toutefois respectée. Sous les encouragements de sa femme, Père Ubu prend toujours le pouvoir en assassinant le roi Wenceslas. Il massacre les nobles, les magistrats et les banquiers avant de livrer une guerre totale pour se maintenir sur le trône. Coupées, en revanche, les longueurs et les références datées qui pouvaient empêcher le spectateur d'aujourd'hui de rire comme a ri le public d'intimes devant lequel le jeune Jarry a montré son *Père Ubu* pour la première fois. Place aux références actuelles, de la Smart aux slogans publicitaires en passant par CNN et Chantal Goya. Le fameux «merdre» disparaît tout comme l'expression fétiche du Père Ubu «de par ma chandelle verte». Un impeccable «de part ma bitte à goutte» a pris sa place. La Pologne, lieu mythique de l'action, se transporte aux États Iniques ou Cyniques, selon l'inspiration des personnages. Les trouvailles textuelles se ramassent à la pelle à gâteau.

La scénographie de Michel Faure et les costumes de Juncal Lopez sont à l'image du texte:

jaillissants de références (aux années 1970, à la BD, à la TV...), de gags, de détails (le casque à mise en pli qui sert de téléphone, les talons blancs d'Ubu). La mise en scène ne rate aucune parodie de genre (opérette, spectacle de fin d'année scolaire, guignol); jouit de chaque échappée que permet le texte (ah, l'assassinat de Wenceslas, l'apparition des spectres...). Voilà le plus beaux des hommages au génie de Jarry. *Ubu* claque ici comme le clap des cinéastes ou le pistolet au bord des stades: «pan, lâchez les chiens de la satire».

Ubu ne serait qu'une blague un peu longue sans son pouvoir de dénonciation, porté à son paroxysme dans la scène finale de la guerre. On retrouve ici des traits esquissés dans *Tombola-Lear*. Et la plus forte des trouvailles du spectacle: Ubu prend les masques divers de l'ignominie de la guerre. Celui de la médiatisation à outrance censée faire partager l'émotion de l'événement;

celui de la bonne conscience que procure la «guerre juste»; celui du discours pacifique bêtifiant «si tous les enfants du monde...». Ubu apparaît en reporter-midinette, en grand-mère middle-class, en Simplet de Blanche-Neige.

On a gardé le meilleur pour la fin: les comédiens. Pierre Mifsud et Paola Pagani (Père et Mère Ubu) créent un couple qui fera date par la détente et la dangerosité qu'ils parviennent à combiner. Laurent Bocquillion (Bordure), Nathalie Boulin (la Reine) et Jean-Louis Johanides (le Roi) jonglent avec les rôles et les genres de comique (vocal, gestuel) au point que l'on a du mal à croire que l'équipe complète n'est formée que de cinq comédiens. Et d'un musicien, a.l.s.o andrea, qui sculpte en direct la bande-son de cette déflagration scénique. ■

UBU: Théâtre Saint-Gervais, Genève, jusqu'au 8 oct. Loc. 022/738 1919. Dès le 18 sept. 022/908 2020.